

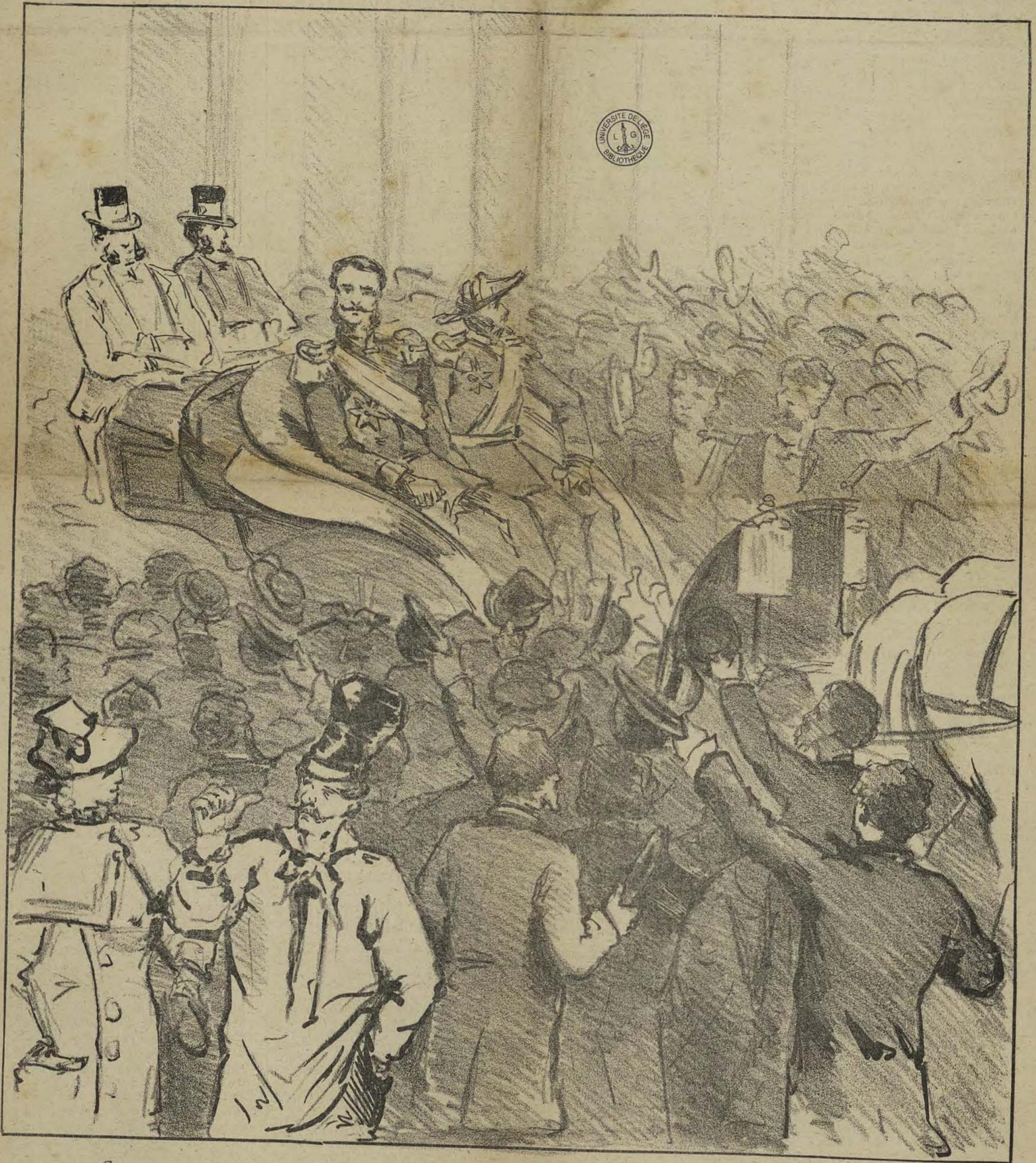
LE FRONDEUR

15 C^{MES} = LE N^O

ABONNEMENT UN AN (52 N^{OS}) 5 F⁵⁰

BUREAU RUE DE LA VILLETTE

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS



— Toujours des injustices! c'est pas pour moi qu'on ferait cela... —
 je t'suis pourtant plus que lui!... pas vrai bobonne?

ABONNEMENTS :
Un an fr. 5 50
Franco par la Poste

Bureaux :
12 - Rue de l'Étuve - 12
A LIÈGE

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

ANNONCES :
La ligne fr. » 25

RÉCLAMES :
Dans le corps du journal
La ligne » 1 »

On traite à forfait.

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits

A propos de l'examen électoral.

Si les lecteurs du *Frondeur* ont lu l'arrêté royal réglant la question des examens électoraux, ils ont dû admirer les dispositions relatives à deux bonnes vieilles branches : la géographie et l'arithmétique.

Il paraît que, pour ces deux branches, les citoyens ayant la bizarre ambition de vouloir un jour avoir le droit de voter pour MM. Ziane et Grosjean ou Hanquet et Van den Born, devront pouvoir répondre à des questions relatives au système métrique — et aux cinq parties du monde.

C'est à dire que l'on pourra demander à un candidat de citer les bornes de l'Océanie ou de déterminer le poids, en décigrammes, de l'eau contenue dans un vase de trois mètres sept décimètres cubes.

Je ne dis pas combien d'ouvriers, mais combien d'avocats pourraient répondre à ces questions d'une façon parfaite?

A ce propos, d'ailleurs, j'ai un exemple piquant à citer :

C'était à la fameuse séance à laquelle le comité de l'association libérale avait convoqué certains libéraux en vue, en oubliant seulement de se rendre lui-même à cette séance.

Il s'agissait d'engager les personnes convoquées à user de leur influence sur les libéraux non électeurs, pour les engager à subir l'examen électoral.

A défaut de grives on mange... ce que vous savez — et à défaut de comité, c'est le jeune Poret qui officiait.

Il venait de déclarer que l'examen serait des plus faciles, quand quelqu'un intervint.

— Mais voyons, Monsieur Poret, croyez-vous que l'on pourrait demander aux électeurs combien de litres il y a dans un mètre cube?

— Certainement, répondit le jeune Cicéron, mais ça serait facile.

— Ah!... Et bien, combien y a-t-il de litres dans un mètre cube?

— Combien?... mais... il y en a... c'est bien facile mais il me faudrait pouvoir calculer... et je n'ai pas le temps maintenant. (Absolument historique.)

Ab uno disce omnes.

CLAPETTE.

LA FOIRE

PRÉLUDE ET VARIATIONS

Nous voilà donc revenue, ma pauvre vieille, apportée chaque année — comme une épave — par le flux d'octobre. Quoique votre physionomie, s'accommodant aux caprices du temps, ait changé, nous vous reconnaissons de reste, allez! car sous votre grimace poudrifiée, se lisent toujours la fatigue et la misère traînée à travers les chemins, sans trêve parcourus, la faim au flanc.

Oui, c'est bien vous : la cotte retroussée révèle des bas troués, emprisonnant une jambe recroquevillée et jaune ainsi qu'un parchemin de noblesse. Et vos orfèvres cirés, par vos souliers qui baillent, saluent le ruisseau dont vous sortez.

Vous avez beau vouloir faire des mines et coqueter comme une demoiselle de famille ; vous êtes ma mie, une vierge folle et telle vous devez demeurer, folle avant tout et gaie, avec cette exubérance expansive et franche qui désopile les rates et désarme les grincheux.

Mais non ! De plus en plus le « bon-ton » ce choléra, vous gagne et, d'année en année, vous vous embourgeoisez davantage. La robe et la tournure ont remplacé le jupon court, à pailions, et vos pitres ont des habits noirs et des gants paille. Donc, plus de cascades, plus de cris, plus de bryantiques joies. Soit ! Un larbin, cuitté de rouge, nous conduira désormais à nos fauteuils d'orchestre. Car, il y a des fauteuils d'orchestre depuis qu'il n'y a plus de « baraques » mais des Salons, oh rage ! des Loges, des Théâtres. Oui, des théâtres, et bien aérés, probablement, convenablement chauffés, sans doute, et à dégagements faciles, en cas d'incendie !

Never, oh! never more, comme dit Edgard Poë, dans son poignant récit du *Corbeau*.

Plus de parades ! il n'y a plus de vraies parades non plus ! Vous rappelez-vous Philippe ?

C'était si bon, si amusant ces scènes burlesques aux gaudriolants devis dont la gravelure naïve semblait prise à quelque vieux poète gaulois. C'était si réjouissant, ces gros rires qui épanouissaient les figures ! Mais aussi, étaient-elles assez grotesques, ces faces de Gauthier Garguille, d'amoureux trahis, de barbons énamourés et trompés. On eût dit, vraiment, détachées de quelque album d'amateur, des eaux-fortes de Callot ou d'Abraham Bosse.

Tout cela s'en est allé avec les années et les parades sont mortes. Nous n'avons plus, pour nous consoler, que celles de la garde civique.

On donnait aussi, en ce temps chanté sur ma plaintive guitare, des ballets à l'extérieur, des spectacles à l'œil et pour l'œil. C'était gai comme un rayon de soleil après l'orage, ce fouillis de jupes de gaz, voltigeant en pleine bise, au son des cuivres échevelés et des pousives clarinettes.

S'ils faisaient plaisir à tous, ces divertissements-là étaient particulièrement goûtés des collégiens et des hommes graves, vertueux, frisant la quarantaine et ce qui leur restait de cheveux. Les ballets, si inférieurs de qualité soient-ils, ont toujours eu le privilège d'intéresser étonnamment ces deux catégories de bipèdes. Je ne voudrais point parier que les jambes de ces baladines de tréteaux étaient totalement étrangères à la douce extase où ils paraissaient plongés.

On connaît d'ailleurs tout ce que les bienséances du langage appellent les jambes des danseuses. Leur légèreté proverbiale se fait un devoir, on le sait, de montrer, outre l'étoffe de leur maillot, celle qui forme le plus ancien vêtement de la race humaine, cet habit qui, comme le disait Madame d'Épinay, « joint si bien partout... ou presque partout. »

C'est au nom de la morale publique que nos édiles ont prohibé l'exhibition des grosses femmes.

Cette décision cruelle porte atteinte — ayons l'indépendance de le dire — aux plus pures jouissances de l'art plastique et aux droits imprescriptibles du rire. O toiles peinturlurées, boiseries vermillonnées, tapis effiloqués, vous en souvient-il ?

« Je suis la jeune personne qu'on annonce à l'extérieur de la loge. Je suis née à Varsovie mais élevée en France... Je mesure 1 mètre 92 centimètres, etc... Pour terminer la séance, je vais montrer mon mollet à l'honorable société. (Ah!) Mais auparavant (ici elle tirait, des dessous grasseyés de l'étréte, une sébille) qu'elle me permette (le bras s'allonge) de faire une petite collecte... Ce sont mes bénéfices... Personne n'est obligé de donner. » Les portemonnaies délestés, elle exhibait le muscle précité.

Les libidineux, pour badiner, demandaient à tâter. Ce n'était pas de refus. Et on voyait, à la mine funèbre du pitre, que ces concessions à perpétuité lui mettaient la mort dans l'âme.

Pendant ces molles constatations, on entendait parfois, devant soi, de petits jeunes gens pâles et vidés jusqu'aux moelles faire l'éloge des charmes plantureux de la dame : *chamante, avissante, adorable*, adjectifs admiratifs dont l'articulation se ressentait du mauvais état de leur prothèse dentaire.

Donc, tout cela n'est plus ! Que le gravier de nos boulevards soit léger à tous ces chers souvenirs.

(A suivre.)

X.

On sait que le 31 décembre prochain, à minuit, le pont de la Boverie sera livré gratuitement à la circulation.

L'horripilant péage de trois centimes aura vécu.

Certes, nous ne nous en plaignons pas. Nous nous permettrons seulement de demander si l'on a songé, quelque peu, au sort des modestes fonctionnaires employés, depuis tant d'années, à la perception du droit de péage.

Nous aimons à croire que l'on ne voudrait pas que le 31 décembre 1883, jour de fête

pour les habitants des deux rives, soit un jour de deuil pour ces bonnes gens.

Et au besoin, M. Renier Malherbe — qui sait combien on tient parfois à un emploi — pourrait trouver à les caser dans le service des travaux.

Du berger à la bergère...

L'aimable et estimable M. Gillon, qui trouve encore, malgré la besogne écrasante auquel il est astreint au bureau de l'état-civil, le temps de s'occuper des beaux arts pour le compte de la ville de Liège (c'est lui, notamment, qui s'est rendu — à nos frais — à Paris pour aller choisir les statues antiques — et en fonte bronzée — qui ornent (?) le square d'Avroy) a eu, lundi dernier, au conseil communal, un mot étonnant.

Répondant à M. Hanssens qui lui demandait certains renseignements relatifs à une nouvelle publiée par l'*Etoile belge* au sujet de notre Théâtre royal, l'aimable et estimable échevin a répondu que « si l'on devait ouvrir une en quête chaque fois que les journaux inventent quelque chose, on n'en finirait pas. »

Voyons. Quand les journaux dénoncent un abus ou signalent une irrégularité quelconque, il est clair que la nouvelle peut être fautive ; mais il est clair aussi qu'elle peut être vraie.

Et quel est le moyen de savoir si elle est vraie ou fautive ?

Il n'en est qu'un seul, c'est de vérifier, c'est-à-dire de faire une enquête.

Or, d'après l'aimable et estimable échevin, il faut laisser les erreurs se commettre, les abus se perpétuer, plutôt que de prendre des informations sur l'exactitude des renseignements publiés par les journaux.

Voilà le système. Avouez qu'il est joli.

En tous cas, l'aimable et estimable échevin de l'état-civil peut être certain qu'il est une chose que les journalistes n'ont jamais inventée : C'est le moyen, quand ils ont besoin d'argent, de se faire octroyer une sinécure rapportant cinq mille francs l'an.

CLAPETTE.

Un phénomène. Une belle mondaine en voyage cherche en vain une de ses malle, — la plus précieuse, — que le train a emportée vers des destinations inconnues.

Naturellement elle se lamente ; son chagrin est même si violent, que ses cheveux grisonnent fortement.

Les bonnes amies racontent, à ce sujet, des cas très curieux de chagrins faisant blanchir instantanément la chevelure.

Trois jours après, la malle arrive, elle n'était qu'égarée, elle était simplement allée faire un voyage.

La jeune femme reparait le soir même rayonnante, avec une chevelure d'un noir magnifique.

Voyez, dit un vieux physiologiste, voici un cas très curieux, le chagrin l'avait fait blanchir, la joie lui restituait sa nuance primitive.

Et il se mit à discuter à perte de vue sur l'influence des passions au point de vue physique, et parlait de rédiger un mémoire à ce sujet pour l'Académie des sciences.

Il n'entendit point M^{me} X..., une mauvaise langue, qui disait à l'oreille de la petite baronne :

— Tiens, notre chère amie avait égaré sa teinture, elle vient de la retrouver.

Illustres chevaliers!

Bien que depuis trois semaines le *café Continental*, décoré et doré sur toutes les coutures comme un ambassadeur de grande puissance, soit ouvert, les habitués de cet établissement n'ont peut-être pas encore remarqué deux écussons, mis en bonne place au fond de la grande salle.

La chose mérite, cependant, d'être vue — et admirée — car sur ces écussons se trouvent les armoiries des deux représentants des plus vieilles familles nobles de l'antique cité de Liège.

Pour les personnes quelque peu au courant des choses de l'art héraldique, il n'est point difficile de deviner à qui appartiennent ces nobles blasons. Ils ont, d'ailleurs, joué un assez grand rôle dans notre histoire nationale pour qu'on ne les ait pas oubliés. Mais, comme il pourrait se trouver des ignorants ne connaissant point l'histoire et l'armorial de leur pays, l'artiste chargé de reproduire ces armoiries, a cru devoir graver, à côté, les noms de ceux qui les portent.

Ces noms — on l'a déjà deviné — appartiennent aux deux plus célèbres enfants de

Liège : *Cralle* et *Bernimolin*. Primitivement, on avait même, paraît-il, écrit : *de Bernimolin*, mais le grand architecte, avec la modestie qui sied aux vrais génies, a refusé cet honneur trop particulier.

De tes nobles enfants, sois fier ô mon pays !

Cralle et Bernimolin passeront désormais à la postérité. Entre deux boks, le consommateur pourra apprendre, de la bouche véridique des garçons, les hauts faits qui, jusqu'à présent, ont illustré la vie de ces pures gloires nationales et volant de bouche en bouche, les deux noms des nobles chevaliers se répercuteront ainsi jusque dans les endroits obscurs où Aristide et son fidèle Achate n'ont pas encore posé leur pied vainqueur.

Il est vrai que les envieux — tous les grands hommes en font — osent insinuer que la noblesse des deux chevaliers ne remonte pas bien haut dans l'histoire — ni les pendules — et ce sous prétexte, que les deux écussons du *Continental* ne contiennent pas de *merlettes*.

Ce prétexte est pitoyable. Aristide Cralle n'a pas de merlette sur son écusson, c'est vrai, mais il a des grives sur sa carte... ou du moins sur celle de son restaurant.

Et cela a évidemment une bien plus grande valeur, puisque la sagesse des nations elle-même reconnaît que ce n'est qu'à défaut de grives qu'on prend des merlettes.

LE MOUVEMENT FLAMAND.

Le mouvement flamingant vient de faire irruption en notre ville. — Le Brabant, les Flandres, Anvers et le Limbourg ne suffisent plus aux revendications des adeptes de la grande école du flamingantisme à outrance.

On pouvait espérer que le microbe « flamingantin » resterait confiné dans les limites qu'il avait crû prudent de ne pas franchir jusqu'aujourd'hui ; mais, hélas ! il n'en est malheureusement pas ainsi.

Un cas de « In vlanderen vlaemsch » vient de se produire en notre bonne ville de Liège. — Etant donnée la difficulté qu'il y a d'enrayer ce mal, nous pouvons nous attendre à le voir se propager rapidement.

Le premier cas s'est déclaré dans la première légion de la garde-civique de notre ville. — La place de chef de musique qui y était vacante, avait donné lieu à plusieurs compétitions ; les candidats se trouvaient au nombre de 6 dont un flamand.

Celui-ci qui était déjà arrivé à se créer une assez belle position dans un de nos plus importants charbonnages où il fut appelé à prendre la direction du corps de musique, par l'administrateur-gérant, un sénateur libéral de notre arrondissement.

Les titres qui lui valurent cette bonne aubaine étaient probablement ceux de Directeur du Corps d'Harmonie du patronage St-Joseph et du Collège des Jésuites.

Explique qui pourra cet étrange engouement de M. le sénateur (libéral) pour un fils dévoué de notre mère la sainte Eglise, à qui la protection de son puissant patron vient encore de valoir le titre de chef de musique de la première légion de la garde civique ; mais on dit aussi que le flamingantisme pourrait bien être pour quelque chose dans cette nomination.

Je suis assez disposé à croire cette dernière version, car on m'assure que l'on a demandé aux candidats :

- 1^o Le certificat de vaccin ;
- 2^o La connaissance de la langue flamande ;
- 3^o Un certificat attestant que la candidat fait régulièrement ses pâques et qu'il pourrait, au besoin, réciter le rosaire au son de l'ouverture de la *Juive*, par exemple.

On comprendra aisément que ces conditions étaient tout à l'avantage de notre flamand ; malgré cela, cependant, un de ses compétiteurs semblait devoir être appelé aux fonctions enviées, quoique ne réunissant aucune des conditions exigées — à part le certificat de vaccin qu'il pouvait fournir.

Mais, voilà le hic, il n'est pas flamand ; c'est un liégeois ! Le parti flamingant se mit en campagne et à l'aide de quelques petits papiers « In vlanderen vlaemsch » collés subrepticement dans le dos de notre con-

citoyen — qui a été vu se promenant ainsi en affiche ambulante — on parvint, par cette manœuvre, à lui aliéner les quelques chances qu'il avait de réussir.

Les flamands doivent être heureux maintenant; un des leurs vient de remporter, en pays wallon, un succès qui n'est certes pas à dédaigner. — Mais pour que la victoire soit complète, il y a encore beaucoup à faire cependant: si ces messieurs veulent bien accepter mes conseils, je les engage fortement à exiger, du nouveau chef de musique, qu'il fasse exécuter, par ses musiciens, — qui devront être aussi flamands que possible, — tous ses pas-redoublés, fantaisies, etc., en flamand.

De plus, une grande réforme devrait être également accomplie: ce serait de «sangée tout le boutique de la musique qui n'ont pas seulement une gamme avec tons des notes en flamand Godverdum!»

SCIE BÉMOL.

PROPOS DU JOUR

Mémoires d'un jeune Chasseur.

Bien des gens prétendent qu'un premier rendez-vous de chasse cause plus d'émotion qu'un premier rendez-vous d'amour.

A cette époque-là il m'eût été absolument impossible de résoudre la question, j'en avais encore chassé et aimé qu'en rêve.

Or, c'était bien décidé cette fois-ci, j'étais équipé, armé, j'allais chasser!

Je n'oserais pas dire que je voyais déjà des monceaux de perdreaux et de lièvres s'entasser dans ma carnassière; non, la seule impression que me causa cet événement si désiré fut la crainte de revenir bredouille.

D'autant plus que j'avais pour compagnons de chasse des témoins émérites qui, certes, ne laisseraient pas trop approcher un perdreau à portée de mon fusil.

Le jour solennel de la première chasse que j'attendais si ardemment me causa donc quelque mélancolie; insensiblement, tout mon courage m'abandonnait, et s'il m'eût été permis de reculer, j'aurais manqué le rendez-vous.

Mais cela m'était impossible, il fallut me résigner.

Je partis donc sans aucune espèce d'entrain; mes compagnons ne parlaient que de massacres, et je ne les entendais pas sans terreur raconter leurs prouesses futures.

A quatre heures du matin, nous voilà en route, le fusil sur l'épaule, gâtrés, bottés, sanglés et pourvus chacun d'une carnassière immense; la mienne était toute neuve, elle avait des allures raides, froides, virginales; elle m'effrayait, cette carnassière bête qu'il me fallait remplir, sous peine de passer pour un être absolument incapable.

Le trajet dura plus de deux heures; nous fimes halte; personne de nous n'avait tiré un coup de fusil, mais la marche ayant creusé l'estomac de mes compagnons de chasse, on se mit gaiement à déjeuner sur le pouce.

Après cette opération, les perdreaux n'avaient plus qu'à se présenter pour être bien reçus.

— Maintenant, vois-tu, petit, me dit un des vétérans de la bande, il faut ouvrir l'œil.

Les chiens allaient devant, le nez au ras du sol, et poussaient parfois de petits cris joyeux.

Une compagnie de perdrix part non loin de nous avec un grand bruit d'ailes, frrrrr! Les autres épaulent leur fusil, pif! paf! pan! Il est vrai qu'il n'en tomba pas une seule.

Quant à moi, il me fut impossible de lever mon Lefauchaux à la hauteur de mon épaule, je tremblais de tous mes membres. Non, les gens qui, se promenant tranquillement dans les champs, rencontrent des compagnies de perdrix, ne peuvent se faire une idée de l'effet que ces oiseaux vous produisent lorsqu'on a un fusil à la main.

— Petit, me dit sévèrement le vétéran, tu n'as pas tiré!

J'aurais pu répondre que j'étais encore plus avancé que lui, puisque j'avais épargné ma poudre, tout en obtenant le même résultat; mais je m'en moquais bien mal, et j'avais trop de respect pour mes compagnons — des chasseurs, qui avaient une de ces réputations de coup d'œil qu'on n'obtient qu'en province.

Cependant il m'ennuyait, le vétéran, et les autres aussi; décidément, si je restais en leur compagnie, je serais incapable de tirer un coup de fusil; je me sentais intimidé, il me semblait que seul j'aurais fait des prouesses.

Aussi dès ce moment je fis tous mes efforts pour m'égarer; mes compagnons semblaient, du reste, peu s'inquiéter de moi; aussi je profitai d'un petit bois pour m'égarer complètement.

Lorsque je n'entendis plus aucun bruit de voix, je m'aventurai dans la campagne la tête haute comme un vieux chasseur qui va accomplir de notables prouesses.

Je me trouvais sur un terrain planté de pommiers et parsemé d'animaux de différentes espèces, broutant paisiblement, lors-

qu'une voix qui semblait venir du ciel, bien qu'elle n'eût rien de céleste, se fit entendre: — Eh! m'sieur, on ne passe pas ici: c'est une chasse réservée.

Je levai le nez en l'air et j'aperçus une jeune bergère cueillant des pommes et mordant à même sans façon; la chasse était réservée, mais la fillette ne me le parut guère, car elle avait des yeux!...

Depuis Florian et Watteau, tous nous avons un faible pour les bergères — naturellement je parle de ceux qui n'en ont jamais vu — mais quand on en est à sa première chasse, on n'a pas le droit d'être difficile, et puis j'apercevais ma jeune bergère sous son jour le plus favorable.

— Qu'est-ce que vous faites là-haut? dis-je pour estimer la conversation.

— J'mange des pommes... D'abord, ne regardez pas, que je descende.

— Ça, ça m'est égal; j'ai des yeux, c'est pour voir.

— Tant pis, je ne peux pas rester là éternellement, je descends.

Et elle dégringola de son arbre, mais plus vite qu'elle ne l'aurait cru, car une branche se cassa, et patatras! je reçus la fillette dans mes bras.

— Merci! dit-elle.

Le plus ému des deux, c'était moi, à coup sûr.

Elle ne se dégageait pas, et moi je ne songeais pas à la laisser partir, lorsque je l'entends crier:

— Ah! ben, en v'là d'une deveine... c'est p'pa qui débouche là-bas par le sentier; il nous a aperçus...

— Vous croyez?

— J'en suis sûr! Tenez, le voyez-vous avec son fusil?...

— Un fusil?... Est-ce que?...

— N'avez donc pas peur, poltron! s'il avait tué tous mes amoureux, y aurait beau temps qu'il aurait dépeuplé le village.

L'homme arriva à nous; je n'étais pas rassuré, il roulait de gros yeux tout en remuant d'un geste brusque sa carnassière, qui me semblait joliment lourde.

Ah! ah! ricana le bonhomme, m'sieur le chasseur, vous venez relancer les filles aux champs!

— Permettez, je n'ai rien...

— Allons donc! regardez un peu dans mon œil si je vous crois; j'suis un vieux routier... c'est ma fille, un beau brin, pas vrai... et c'est sage, s'il ne venait pas des enjoleurs de la ville... Savez-vous que ça ne me fait pas plaisir à moi, ça!... quand on élève une fille, c'est pas pour les godéureaux!

— Mais je vous assure...

— Allons donc, gros malin, vous m'avez l'air plus adroit à attraper les filles que le gibier... vous n'aurez toujours pas le courage de rentrer bredouille... tenez, v'là n'un lièvre, soupesez ça... voilà comme je les prends, moi, et j'ai pas besoin de permis encore; et le garde champêtre n'y voit que du feu... pour vous, ça serait quinze francs.

— C'est plus cher qu'au marché!

— N'empêche que c'est le prix, n'est-ce pas ma fille?

— Parbleu? dès lors que p'pa vous le dit... je vous ai bien averti qu'il était pas méchant, p'pa; achetez-lui donc son lièvre.

— Et puis quatre perdrix, trois caillots et un menu fretin... tout ça pour cent francs, vous aurez une plus belle chasse, ajouta le père de famille.

— Comment, cent francs!

— Dame, ça coûte plus cher, quand on chasse dans les endroits réservés.

Naturellement il me falut en passer par là, mais aussi le soir, quel triomphe! mes compagnons étaient d'une humeur... ils n'avaient rien tué, et moi je rentrais chargé de gibier; avouez que ces débuts promettaient; on but à ma santé et je fus le roi du festin.

Et pourtant, malgré mon envie de débiter, je n'avais pas pu tirer...

LE CHEVALIER.

Manière d'égout

Ayant appris qu'un travail aussi souterrain que nauséabond s'accomplissait à Liège, chaque nuit, le grand romancier naturaliste — ai-je besoin de nommer M. Zola? — s'est empressé d'arriver chez nous, à la recherche de pièces documentaires. Il a fait prévenir M. Renier-Malherbe, dont il connaît le flair, et M. Mahiels dont la réputation, comme ingénieur, a dépassé nos frontières, et tous trois sont descendus, avant-hier, dans les profondeurs de nos égouts!

De retour à son hôtel, rue Petite-Bèche, le rénovateur du roman contemporain s'est assis à sa table et, sans même s'essuyer les doigts, a écrit à son ami Paul Alexis la page savoureuse que voici:

Depuis dix ans, les égouts n'avaient plus été curés. C'était délicieux. Une infection douce montait, comme l'encens d'un holocauste, dans la solennité tranquille du latéral réceptacle. Et nous aspirions, Mahiels et moi, le cœur mollement soulevé, les pestilences des latrines liégeoises. C'est ici, me murmurait-il, que sont venus s'entasser,

sans crainte d'être dérangées, les ignominies des pylores détraqués et des fessiers surchauffés par les truffes.

Écoutez et notez la symphonie assourdie des pissats, l'envolée shakespeareienne des dégoûlements glaireux et des eaux de vaisselle. J'écoutai. Quelle musique! et comment peindre les émois qui bivaquaient en mon âme!

La lune, à ce moment, glissait un rai jusqu'au fond du trou. Elle faisait miroiter étrangement la peau polychrome des détritus de harengs, la moisissure gris-perle des trognons de pommes accumulés.

— Depuis dix ans, reprit Renier Malherbe, on n'a point touché à ces choses. Et c'est pour vous, Maître, pour que vous puissiez y découvrir les documents nécessaires au parachèvement de votre grand'œuvre des Rougon, que nous les avons conservés.

Que nous importait, après tout, le typhus et le choléra! Sont-ce de pareilles considérations qui doivent guider des hommes que l'Art passionne, subjugue, captive? Non, Maître, plutôt périsse la cité qu'un document! En parlant ainsi, avec un feu contenu par le flegme le plus v'lan, Renier-Malherbe était presque beau.

Cependant, pour ne point faire tort à la postérité des sensations éprouvées en cet endroit, je me ressaisis et concentrai mes puissantes facultés d'analyste et de descripteur.

Des décompositions de matières fermentées, empilées jusqu'à la voûte de l'égout, se dégageait une odeur presque saine, ces choses, par la grande loi naturelle, étant près de retourner au sein de la mère nourrice.

A renifler ces affolants arômes — continuellement — nous éprouvions tous trois une sorte de volupté bénigne. Une titillation nous grimpaux reins, cognait nos nuques, produisait d'agréables chatouilles dans les aines; grisés, une langueur nous amollissait et nous ne sommes sortis de notre extase que par les énergiques frictions de deux médecins mandés en hâte par un des cent cinquante vidangeurs appelés à désagréger des documents pétrifiés.

Avant de quitter l'hospitalière cité, mes guides m'ont demandé chacun un autographe. Je le leur ai donné volontiers car chaque jour j'en produis plusieurs, dont souvent je ne sais que faire. En témoignage flatteur des délectables instants passés dans les égouts de Liège, j'ai pissé dedans. Ça les débouchera — peut-être!

EMILE ZOLA.

Pavillon de Flore

Les *Mousquetaires au Couvent* continuent, avec un succès considérable, leur marche en avant. Après s'être emparés des cœurs de deux charmantes pensionnaires des Ursulines — ayant le sac — ils ont définitivement conquis les inappréciables faveurs du public.

Tous les soirs, chambrée des plus garnies, grâce à une interprétation excellente, pleine d'ensemble et d'entrain.

Il n'est pas inutile d'ajouter que de jolis décors et des costumes frais comme l'œil, renforcent, d'une note réjouissante et colorée, la marche triomphale de ces mousquetaires veinards.

Un écrivain spirituel a dit: « Il existe une locution populaire qui, pour traduire les avantages d'une dame comblée d'appas, affirme qu'elle a des oranges sur sa cheminée.

L'expression est triviale, mais pittoresque; elle a cours dans les meilleures sociétés... à l'heure du champagne frappé.

Mais les amateurs de la plastique ont divisé ces beaux produits en catégories.

Il y a le *Portugal*, qui est un fruit volumineux.

Il y a la *Valence*, dont la forme est plus orientale qu'européenne.

Il y a la *Maltaise*, ronde comme la pomme du jardin des Hespérides.

Puis enfin, la *Mandarine*, mignonne, fine, aristocratique, la plus estimée de toutes.

L'auteur de ces réflexions, qui prouvent en lui un grand fond d'observations, me permettra de lui dire que, bien souvent, les appellations de *Portugal* ou de *Mandarine* ne peuvent suffire et qu'il peut sans crainte employer une infinité d'autres expressions qui appartiennent également au règne végétal.

Ainsi, pour ne parler que des charmantes dames interprètes, des pensionnaires et des villageois qui jouent, chaque soir, au Pavillon, devant une foule charmée, on peut dire que:

Madame Opportune P... a des giraumonts;
» D... a des melons;
» Paulo D... a des pommes;
» F... a des groseilles;
» S... n'a rien du tout.

Si l'on était impitoyable, on pourrait mettre le nom tout entier au commencement de chaque phrase.

Mais la galanterie bien connue du *Trouneur* lui interdit de pousser plus loin ce méchant badinage.

Quelques mots à présent de l'*Heure du Berger*, vaudeville en 3 actes et une demi-douzaine de fumisteries.

Dans cette pièce étonnante, on voit deux bons jeunes gens — qui ont assurément dû devenir spirituels en fréquentant les calicots mauvais genre — qui font à deux jeunes couples, auxquels ils ont servi de témoins à la mairie, de ces bonnes grosses blagues qui réjouissent encore les collégiens de 16 ans. C'est ainsi qu'ils changent les numéros des voitures, afin que les époux se trompent de destination — et de femmes. Afin de compléter la petite fête, ils vont jouer du cor de chasse sous les fenêtres des chambres nuptiales et font faire une scène à tout casser aux deux maris, par une cocotte qu'ils ont corrompue à prix d'or... en lui payant un bock!...

L'auteur a oublié évidemment de faire semer du poil à gratter dans les lits nuptiaux. L'absence de cette plaisanterie — que l'on ne rate jamais dans les noces du faubourg Saint-Germain — laisse dans l'esprit du spectateur un pénible sentiment de regret. Finalement, tout s'arrange et tout le monde va dormir — dénoûment déjà prévu et adopté dès le premier acte par une bonne partie du public.

De cette... machine remarquable, MM. Victor et Desclos sont parvenus, à force de verve, à tirer quelques éclats de rire. Le mérite n'est pas mince. M^{me} Dintzer a un rôle dont l'utilité serait peut-être contestable s'il ne permettait, à la piquante artiste, d'exhiber une toilette écarlate d'un effet étourdissant. Du reste, des interprètes nous n'avons ni bien ni mal à dire. Ça été correct, voilà tout. Il est vrai qu'on n'en dira jamais autant de la prose du *Journal de Liège*.... CLAPETTE.

THÉÂTRE ROYAL DE LIÈGE

Bureaux à 7 h. — Rideau à 7 1/2 h.

Dimanche 7 octobre et tous les soirs

Immense succès du Théâtre du Châtelet.

MICHEL STROGOFF

pièce à grand spectacle, en 5 actes et 16 tableaux, de MM. Dennery et Jules Verne, musique de M. Artus. Matériel et privilège de MM. Duquesnel, Rochard et C^e, directeurs du Châtelet, administration de M. Eugène Lavigne. 16 décorations nouvelles, peintes par MM. Lavaste, Chéret, Robecchi et Nezel; 300 costumes dessinés par Thomas, exécutés par M^{lle} Aline. Artifices de la maison Ruggieri.

DEUX GRANDS BALLETS réglés par Mlle Passani, maîtresse de ballet, exécutés par Mlle Passani, 1^{re} danseuse-étoile, 4 secondes danseuses et 20 dames du corps de ballet.

Distribution des tableaux: 1^{er} tableau, le Gouverneur de Moscou. — 2^e tableau, fête populaire, Moscou illuminé, ballet. — 3^e tableau, retraite aux flambeaux, par les fifres et les tambours du régiment de Préobragenski et les trompettes à cheval des chevaliers gardes. — 4^e tableau, le relais de poste. — 5^e tableau, l'Isba du télégraphe. — 6^e tableau, le champ de bataille. — 7^e tableau, la Teute d'Ivan Ogareff. — 8^e tableau, le Camp de l'Emir. — 9^e tableau, grande fête tartare, ballet. — 10^e, 11^e, 12^e, 13^e et 14^e tableaux, Grand panorama. — L'Incendie d'Irkoutsk, peints par M. Robecchi. — 60 verstes en radeau sur l'Angara. — 15^e tableau, les deux Strogoff. — 16^e tableau, l'armée russe triomphante.

PRIX DES PLACES: Loges salon, fr. 5.00; Premières loges 1^{er} rang, 4.00; fauteuils, 4.00; Baïnoires, 4.00; balcon, 4.00; 1^{res} loges 2^e rang, 3.50; stalles, 2.50; parquet, 2.00; parterre, 1.50; secondes loges, 1.50; galerie des secondes, 1.50; troisièmes loges, 1.00; Amphithéâtre, 50 cent. Il sera perçu 50 cent. en sus par place prise en location. — Le bureau de location est ouvert de 10 h. du matin à 4 h. de relevée, et de 10 à 5 h. les dimanches et fêtes.

Théâtre du Pavillon de Flore

Direction Is. RUTH.

Bur. à 6 1/2 h. — Rid. à 7 0/0 h.

Samedi 6 et dimanche 7 octobre 1883.

14^e représentation de:

Les *Mousquetaires au Couvent*, opé-comique en 3 actes, par MM. Paul Ferrier et Jules Prevel.

L'*Heure du Berger*, vaudeville en 3 actes par Maurice Ordonneau.

Ordre. — 1. L'heure du berger; 3. Les Mousquetaires.

Un numéro CINQ centimes.

Pendant la saison théâtrale

Demandez à tous les marchands de journaux, dans les kiosques et aux portes des théâtres:

LA LIBERTÉ

journal progressiste quotidien qui publié, tous les jours, un courrier des théâtres très complet et les PROGRAMMES DÉTAILLÉS DES SPECTACLES, y compris la distribution des rôles, ainsi que le font les journaux-programmes.

Un numéro: CINQ CENTIMES

ABONNEMENT: QUATRE FRANCS PAR TRIMESTRE.

Le 30 septembre a commencé la publication de *La Succession Tricoche et Cacolet*, grand roman de M. Lermina.

Liège. — Imp. E. PIERRE et frère, r. de l'Étave, 12.

LIEGE LA NUIT

MUNICH

BUREAU DE LA SURVEILLANCE



VISITE DE L'EGOUT LATERAL

- Parici M^e L'èchevin... parici... seulement bouchez vous LE NEZ
- A bien oui vous en parlez a votre aise si vous croyez que c'est si facile !
- Baste on a bien bouché le grand collecteur